

Sommaire

1. L'escarpin de Montaigne — 7
2. Paris *bifrons* — 10
3. Traversées en tous sens — 13
4. Un promeneur solitaire — 17
5. De la flânerie à la dérive, l'apogée du moment urbain — 20
6. Le labyrinthe et les lignes de fuite — 27
7. Une lente désappropriation — 32
8. Une parenthèse : un Génie — 37
9. La fontaine Médicis — 41
10. L'intact — 46
11. Un film ébloui — 50
12. Un passage biffé
(galerie Véro-Dodat) — 54
13. La destruction de l'Ambigu
Comique — 60
14. La disparition sournoise des comptoirs,
la ville terrassée — 67
15. La rue du Château d'Eau — 73
16. Rue Taylor, rue Fraenkel — 90
17. Le gommage du surréalisme — 97
18. Bois, charbons, pommes de terre — 101
19. Scier le Panthéon — 105

- 20.** Les enjeux de la place Vendôme — 109
- 21.** On ne trouve rien au Cheval Blanc
(la confiscation du cœur de Paris) — 113
- 22.** Métamorphoses d'un lieu
(la halle au blé) — 120
- 23.** Un prodigieux millefeuille — 128
- 24.** Vivacité — 133
- 25.** Un peu (beaucoup) d'histoire(s) — 137
- 26.** Soudain la ville désertée — 145
- 27.** Sur le pavé des cours — 150
- 28.** Du gris... — 154
- 29.** Les quartiers où l'on ne va jamais (les
Champs-Élysées) — 161
- 30.** Les quartiers où l'on ne va plus guère (le
nauffrage de Saint-Germain des Prés) — 169
- 31.** Les aires inchangées,
les poches d'inconnu — 175
- 32.** Mais qui connaît la place Hébert? — 182
- 33.** D'une place l'autre — 188
- 34.** Paris, ville ouverte? — 200
- 35.** Les rendez-vous manqués
du moderne — 212
- 36.** De la nostalgie — 220
- 37.** Commencements — 225

1. L'escarpin de Montaigne

Je descends la rue Saint-Jacques avec des amis italiens qui vont vers l'île de la Cité, c'est la nuit, l'automne, et au moment de croiser la rue des Écoles, je leur demande s'ils connaissent la statue de Montaigne qui fait face à la Sorbonne. Comme ils me disent que non je les y conduis. Peu importe l'artiste, le parfaitement académique Paul Landowski (connu surtout pour cet horrible Christ géant qui domine Rio de Janeiro¹), ce n'est pas pour lui qu'on vient, mais pour le pied droit de Montaigne que la position donnée à l'écrivain (il est assis les jambes croisées) fait avancer assez loin en direction de la rue et sans doute est-ce cette visibilité qui a valu à ce pied d'avoir été élu, dit-on, comme porte-bonheur par les

1. Bien compréhensible hélas est le succès mondial de cette figure du retour à l'ordre : son style pseudo-hiératique et solennel (auquel le Montaigne échapperait plutôt) lui a valu un nombre élevé de commandes, en France et dans le monde. Outre le Christ géant de Rio il est l'auteur de la non moins terrible sainte Geneviève

du pont de la Tournelle, de quantité de monuments aux morts et du sinistre monument de la Réformation qui opprime le parc des Bastions à Genève. Il fut de ceux qui répondirent favorablement à l'invitation à Berlin faite par Otto Abetz en 1941.

Paris quand même

étudiants du Quartier latin préparant leurs examens. Longtemps en marbre mais comme telle sujette à de permanentes dégradations, la statue fut remplacée par un moulage en bronze en 1989 et c'est seulement à compter de ce moment que la tradition de toucher le pied de Montaigne a pu se développer, en vérité davantage auprès des touristes que des étudiants, au point de laisser une trace indélébile, l'escarpin droit de Montaigne étant devenu de la sorte lisse et brillant. Bien qu'une telle superstition, sympathique parce que dénuée de toute croyance ne soit ni rare ni d'une très grande portée, le fait qu'elle concerne un écrivain qui parvient sans peine à repousser les assauts de l'humanisme bien-pensant dont il est constamment la victime lui octroie un supplément d'intérêt, serait-il purement anecdotique. Le résultat en tout cas fut que mes amis me dirent que je devrais écrire un livre sur Paris, composé de telles anecdotes et peut-être d'autre chose.

En un sens le présent livre est le résultat de cette invitation amicale et faite en passant, mais il répond aussi je crois à des motifs plus profondément ancrés, et notamment au caractère particulièrement irritant de quelques opérations récentes, véritables attentats perpétrés contre l'être de Paris. Lorsque j'avais écrit cette interrogation sur la France qu'est *Le Dépaysement*, j'avais pris soin de ne pas parler de Paris, en arguant principalement de cette sorte de rupture

L'escarpin de Montaigne

de charge qui existe entre la capitale et le reste du pays. Frôlée dans deux chapitres seulement – l'un sur Gentilly, l'autre sur la Cité universitaire – la ville où je suis né, je savais bien qu'il faudrait que j'en parle un jour, et tout autrement que sous l'autorité flexible de l'autobiographie. Mais pour lui rendre justice, il est évident qu'il faut en passer par la bagarre, et c'est ce que j'ai tenté de faire, tout en cherchant un équilibre entre ce qui relève donc de la colère ou de la lassitude et ce qui malgré tout continue de se vivre comme un accord ou un élan.

2. Paris *bifrons*

La France est, c'est bien connu, l'un des pays d'Europe où la centralisation du pouvoir est la plus ancienne et la plus effective. Or, Paris, qui est en un sens le bénéficiaire de ce fonctionnement, en est aussi, comme on l'oublie trop souvent, la victime. Aucune tentative de décentralisation en effet n'est vraiment parvenue à alléger le poids que les édifices d'exercice du pouvoir politique ou les implants de la symbolique nationale font régner sur la ville. Ainsi, entre la ville-capitale, avec ses attributs et ses trophées, et la ville réelle, l'écart qui a été constant se maintient aujourd'hui, augmenté de surcroît par les effets conjugués du tourisme et de la spéculation. Mais malgré tous les efforts faits pour éradiquer la dimension populaire qui a été inhérente à la formation de l'être parisien, celui-ci a su jusqu'à nos jours conserver cette dimension et demeure donc ambivalent : divisé entre un côté qui, fasciné par le pouvoir et ses incarnations, assume avec zèle sinon servilité le rôle d'une capitale acquise à la rentabilisation patrimoniale et un côté rebelle, fidèle quant à lui à des traditions

de brassage, d'ironie et de vivacité. Entre une ville qui récite sa leçon et que nous appellerons, quand bien même elle serait acquise aux sirènes de l'innovation, la ville conservatrice et une autre qui continue de vouloir se vivre comme improvisation, la coupure, évidente, semble irréparable. Plutôt qu'à un conflit ouvert on a affaire à une sorte d'évitement, chacun des deux visages de la ville se tournant dans une direction opposée. Mais plutôt que de départager purement et simplement le passé et l'avenir, le visage bifrons de Paris départage en fait deux conceptions du monde entraînant avec elles des visions du passé comme de l'avenir bien distinctes : tandis que du côté de la ville officielle et touristique, le passé est envisagé à l'aune d'un empilement patrimonial de valeurs dominées par le schème d'origine monarchique (Louis XIV) de la grandeur, reconduit par l'Empire puis par la République et entretenu par une rengaine médiatique aux ordres, le passé vers lequel se tournerait l'autre ville est plutôt celui d'une mémoire de luttes et de révoltes et de la culture d'émancipation qui les a rendues possibles. Du côté de l'avenir, même partage, même disparité : si plus personne aujourd'hui n'ose brandir l'étendard d'un avenir radieux et si le culte du Progrès a dû sérieusement en rabattre, les tenants de la ville conservatrice aiment à se considérer aussi comme les promoteurs d'une vision libérale où la croissance et l'innovation

Paris quand même

technologique seraient les fourriers du retour à la grandeur dont ils rêvent. À l'inverse, ceux qui descendent d'un monde de croyances où les lendemains chantaient ont trop bien appris à quel point ces chants étaient illusoires pour les entonner à nouveau, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus pour eux aucune lueur en vue : même s'il semble, et c'est un bien, que « l'incertitude quant à l'avenir » dont Nietzsche disait qu'il fallait l'aimer¹ ait gagné les rangs de ceux qui justement ne veulent plus se tenir en rangs serrés mais préfèrent divaguer, ce que l'on aperçoit de leur côté ce sont, si l'on peut résumer les choses ainsi, des formes d'avenir qui ne sont pas remises à plus tard et, en lieu et place d'une forme hymnique sûre d'elle-même et engagée vers le futur, des ritournelles sur lesquelles frémissent un peu d'avenir et une quantité démesurée d'espoir.

1. « J'aime l'incertitude quant à l'avenir » (*Ich liebe die*

Unwissenheit um die Zukunft), *Le Gai savoir*, 287.